Hülsen-Esch, Andrea von, *Gelehrte im Bild. Repräsentation, Darstellung und Wahrnehmung einer sozialen Gruppe im Mittelalter*

Bénédicte Sère

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1663>

DOI : 10.4000/ifha.1663

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Bénédicte Sère, « Hülsen-Esch, Andrea von, *Gelehrte im Bild. Repräsentation, Darstellung und Wahrnehmung einer sozialen Gruppe im Mittelalter* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1663> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1663>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Hülßen-Esch, Andrea von, *Gelehrte im Bild. Repräsentation, Darstellung und Wahrnehmung einer sozialen Gruppe im Mittelalter*

Bénédicte Sère

- 1 Le livre est issu d'un travail doctoral d'habilitation soutenu à la Humboldt-Universität de Berlin. L'auteur, aujourd'hui professeur d'histoire de l'art à l'Université de Düsseldorf, avait déjà fait connaître ses recherches depuis 1994 dans de nombreux articles où les thèmes du présent volume avaient fait l'objet d'un approfondissement ponctuel : la représentation des érudits, les miniatures et la méthode d'approche historique, l'étude des groupes sociaux, l'étude des *uomini famosi*, le vêtement, etc. Ce livre est donc la somme de ces années de recherches et leur synthèse. Dès l'introduction, le sujet est clairement posé : il s'agit d'étudier la fonction de la représentation iconographique dans la constitution d'un groupe social et d'un statut professionnel. Le pré-supposé méthodologique induit l'idée qu'un groupe social construit son identité en cherchant à se visualiser. Il façonne sa spécificité et prend conscience de son unicité dans la société en se projetant dans une représentation iconographique de groupe. Le groupe social étudié concerne les savants du Moyen Âge, maîtres et étudiants des instances médiévales de l'Université, clercs et théologiens, érudits de tout acabit. Les quatre grands domaines disciplinaires sont évoqués par leurs membres : les *artistae* de la faculté des Arts, c'est-à-dire de la philosophie, les savants théologiens de la faculté supérieure de théologie, le monde des juristes et les médecins. Ces doctes spécialistes sont autant pris sur le vif de leur enseignement théorique que représentés dans leur savoir-faire de praticiens, notamment quand ils sont juristes ou médecins. Le corpus, particulièrement ample, prend comme point de départ le siècle des universités, le XIII^e s., pour s'arrêter au début du XVI^e s. La concentration quantitative des œuvres touche les XIV^e et XV^e s. essentiellement. L'auteure, guidée par les sources elles-mêmes, a concentré ses exemples sur la France et l'Italie, grâce à une fréquentation des fonds manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris et de la

Bibliothèque Vaticane. Les supports de son étude sont variés : de nombreuses miniatures, lettrines, initiales et autres enluminures sont présentes et finement analysées, notamment dans les notes de bas de pages, très érudites et très denses. Néanmoins, l'auteur ne délaisse pas les autres supports que sont les tableaux, les fresques, les dessins, les sculptures, les bas-reliefs ou encore les sceaux.

- 2 La première section du livre s'ouvre sur de longues et minutieuses considérations méthodologiques et épistémologiques. L'auteur prend soin d'insister sur l'interdisciplinarité de son travail, entre histoire et histoire de l'art, interdisciplinarité féconde à condition d'être sous-tendue par une rigoureuse méthode. À l'appui, A.v.H.-E. n'hésite pas à rappeler toute l'historiographie de ce croisement. Dans un même souci, elle définit et situe les concepts qu'elle emploie. À Otto Gerhard Oexle, elle emprunte la définition technique de « groupe social » : le groupe est uni par des règles et des normes, implicites ou explicites ; œuvre à un même but clairement défini ; est constitué de membres clairement distingués des autres groupes de la société avec lesquels ils sont en relation ; possède une organisation interne marquée par une différenciation et une hiérarchisation des fonctions et des rôles ; s'inscrit dans la durée. De même, A.v.H.-E. emploie le concept de « représentation de soi », concept récemment affiné par Michaël Borgolte. En sociologue des pratiques, elle défend l'idée que les images sont des constructions culturelles et en historienne, elle entend écrire une histoire de l'imaginaire comme culture, dans la ligne de Jean-Claude Schmitt, Jérôme Baschet mais aussi Michel Pastoureau ou encore Neithard Bulst. Elle discute les théories d'Alois Riegl sur l'origine du portrait de groupe en s'appuyant notamment sur les travaux d'Édouard Pommier.
- 3 Après ces considérations, une deuxième partie s'attache à contextualiser le sujet en rappelant les éléments essentiels de l'histoire de l'Université et notamment les statuts officiels. Le cœur du propos ne s'ouvre véritablement qu'aux troisième et quatrième parties, consacrées respectivement aux vêtements des docteurs et étudiants, à la représentation du groupe social en France et en Italie. L'approche vestimentaire des érudits, resituée ici encore dans l'historiographie d'une histoire du vêtement et du costume, envisage le vêtement dans sa fonction de signe et notamment de signe social. Groupe après groupe, A.v.H.-E. décrit minutieusement les caractéristiques et les spécificités de chaque milieu : les juristes à Bologne au XIV^e s. sont représentés avec de longs manteaux rouges au col de fourrure fermé, souvent avec un caputium rouge, plus rarement avec un birretum noir. Les canonistes sont reconnaissables, outre leur tonsure, grâce à leurs longs vêtements à manches rose foncé ou gris avec une capuche en étoffe sans fourrure. S'il y a des constantes internationales dans le vêtement des docteurs, de nombreuses pratiques locales sont lisibles, notamment entre la France et l'Italie. En Italie, les docteurs en théologie ne laissent pas d'arborer des gants en fourrure alors qu'en France, ils n'ont jamais de fourrure mais plutôt un long vêtement noir, bleu ou rouge foncé avec des manches larges. Suivent les analyses des codes vestimentaires. Tout vêtement est strictement codifié dans sa longueur, sa forme, son étoffe et enfin sa couleur. Les accessoires sont eux aussi très précisément règlementés. Les images restituent les propos statutaires et les pratiques courantes concernant le couvre-chef, sa forme et sa couleur, les gants objets de luxe s'il en est, les fibules et les boutons, les manches et leur forme, les ceintures, les anneaux, etc. Bien sûr, de longs développements étaient attendus sur la symbolique des couleurs et leur valeur morale. La traditionnelle quoique fluctuante hiérarchisation des couleurs est ici un outil de lisibilité pour pénétrer la perception qu'offre de lui-même le groupe social des érudits

et des savants. Les couleurs peuvent être liées, conformément aux préceptes de la poésie antique, mais aussi de l'astrologie et de la médecine, aux quatre tempéraments. Ainsi, le rouge correspond au tempérament sanguin, à la qualité de chaleur, à l'élément du feu et à la planète Jupiter. Fort de ces équivalences, Bartholomeo de Sassoferrato, l'éminent juriste bolonais du milieu du XIV^e s., s'avance à écrire un traité d'héraldique, très diffusé par la suite, qui confère à la hiérarchisation des couleurs un fondement qui se veut scientifique et moral à la fois : après l'or (le soleil), viendrait le rouge (le feu) puis le bleu (l'air) enfin le blanc et les couleurs mélangées. À la hiérarchisation morale des couleurs se joint la hiérarchisation sociale des modes : nobles et patriciens des grandes villes s'habillent au XV^e s. en rouge et noir, en Italie comme en France. À Paris, les conseillers du Parlement sont de rouge vêtus. Couleur du courage et de la force, le rouge est également la couleur de la richesse. Toute une gradation chromatique vient préciser les statuts. À Caen, les médecins sont en rouge mais coiffés de violet. À Florence, le rouge des médecins signifie leur sainteté. En France à la faculté des Arts, peu importe la matière, c'est le noir qui rappelle le statut clérical des maîtres, des étudiants ou des membres de collèges, comme il est de mise lors des synodes et des conciles. Si le recteur de la faculté des Arts en Angleterre est lui aussi vêtu de noir, en Allemagne, il lui suffit de porter un birretum de cette couleur. Chez les docteurs en revanche, c'est le bleu qui, dans la vie quotidienne, est la couleur la plus portée. Symbole de pensée élevée, de sagesse, de loyauté, le bleu est aussi la couleur de la loyauté et de la confiance. Par-dessus tout, elle est la couleur de l'érudition. Viennent des variantes régionales dont l'historique est retracé : en Angleterre, le vert est la couleur de la faculté de médecine sous Henry VII. En France, la barrette verte est le signe des canonistes. Quant aux matières des étoffes, elles entrent dans les mêmes registres de codification : le petit-gris est un signe distinctif de force et de luxe. Seuls les nobles et les prélats peuvent en porter. Les bourgeois en sont exclus. Les jours de solennité, le recteur de la faculté des Arts dans les universités françaises arbore un accessoire en fourrure, notamment pendant la saison d'hiver. De leur côté, les gants jouent un grand rôle : ils préservent symboliquement la pureté des mains des juristes, symbole de leur puritas. Bref, dans sa codification complexe, le vêtement dit l'identité, porte la valeur qui est liée au groupe et connote le groupe face à la société dans sa totalité, et face au groupe lui-même dans sa hiérarchisation interne. Dans les représentations iconographiques, le vêtement signe la perception symbolique du groupe des maîtres, étudiants et écoliers et délimite les frontières du groupe par rapport à l'extérieur.

- 4 Non moins intéressante est la manière dont le groupe se représente par comparaison aux autres groupes sociaux. Les maîtres et érudits jouent de leurs codes vestimentaires et de leurs représentations pour se rapprocher de la noblesse : l'image dit le désir et peut-être participe de cette élévation sociale. Ainsi, les doctes médecins vénitiens réemploient les manches ducales du Doge vers 1500 ; les étudiants nobles introduisent la soie à la faculté des Arts. Inversement, les enlumineurs habillent le roi Charles V en habit de docteur. Les juristes surtout, par leur vêtement rouge et la mise en œuvre de leurs attitudes, tendent à s'approcher le plus près de la noblesse en Italie. De même, la distance est parfois infime entre le groupe des érudits et le groupe des clercs. Le vêtement doctoral est au départ difficile à distinguer du vêtement clérical : il nécessite un contexte (un décor d'église, une tonsure, la présence d'un prélat ou d'un pape) ; mais de plus en plus, il s'affirme comme plus luxueux : les bordures de fourrure sont autorisées pour les docteurs non théologiens et non pour les clercs. Enfin, la

visualisation de ces groupes est diverse : les scènes d'enseignement entre un maître prêchant en chaire et les étudiants écrivant assis sur des bancs en forme de U et les scènes de disputatio sont les plus fréquentes. De plus en plus, les érudits entourent le prince pour le conseiller de leurs paroles, notamment dans les manuscrits français comme le commentaire de Raoul de Presles au *De civitate Dei* de saint Augustin.

- 5 Ce volume est donc une étude exhaustive tant sur l'iconographie et sa fonction dans la conscience professionnelle d'un groupe social que sur les représentations des maîtres et étudiants au Moyen Âge. Pour finir, il faut aussi insister sur l'abondante dernière partie qui rassemble l'ensemble des planches iconographiques soit quelque 239 reproductions de miniatures, de sculptures ou de sceaux, dont une trentaine en couleurs. Il s'agit donc d'un précieux outil de travail que vient parfaire une riche bibliographie.
- 6 Bénédicte Sère (Université Paris X – Nanterre)